

# Le D<sup>r</sup> Descoings <sup>(1)</sup>

Bulletin de mars 1902

La mort prématurée du D<sup>r</sup> Descoings a douloureusement ému tous ceux qui le connaissaient. A l'annonce de la triste nouvelle, un de ses anciens et très vénérés maîtres a fait de lui cet éloge : « La mort du D<sup>r</sup> Descoings est une vraie perte, non seulement pour sa famille, mais aussi pour la société. Par sa belle intelligence, par son dévouement infatigable, par ses sentiments solidement chrétiens, il pouvait rendre les plus grands services autour de lui; il était doué pour semer le bien à pleines mains dans un pays. » Nous voulons fixer ici quelques traits

(1) On pourrait compléter cette petite notice à l'aide de celle qu'a publiée le D<sup>r</sup> Quintard, qui pendant les derniers mois a donné à M. Descoings les soins les plus éclairés et les plus dévoués; et des articles nécrologiques qui ont parus dans le *Bulletin de la coopérative agricole de l'Ouest*, dans le *Bulletin de la Société de Saint-Luc*, etc.

de cette sympathique figure, heureux de rendre hommage à la mémoire d'un ami, en qui Combrée peut reconnaître un de ses meilleurs fils.

\*  
\* \*

Né à Angers le 20 janvier 1867, Adolphe Descoings disparaît à un âge où on pouvait encore espérer pour lui une longue et féconde carrière. Il fit ses premières études à Angers, d'abord au pensionnat Saint-Julien, puis au lycée, où il passa quatre années. Il entra à Combrée en 1879, comme élève de quatrième. Ses succès ne tardèrent pas à révéler une nature exceptionnellement riche. Littérature, sciences, langues vivantes, musique, il pouvait s'appliquer à tout avec une égale facilité ; et si son tempérament ardent l'entraînait parfois à quelque une de ces légèretés dont le jeunes gens sont coutumiers, elle était vite réparée par la sincérité de ses regrets et par son ardeur au travail. Ces qualités s'affirmèrent surtout dans les classes supérieures. Elles ne pouvaient échapper à ses maîtres, en particulier au supérieur expérimenté et à l'habile éducateur qu'était M. Claude. Et elles lui valurent l'estime et l'affection de ses condisciples. Aussi nul ne s'étonna de le voir se placer d'emblée à la tête de son cours, et de ses rivaux se faire pour toujours ses plus intimes amis. Président de l'*Académie* combréenne pendant sa philosophie, il remporta à la fin de cette année le prix d'honneur et le premier prix dans presque toutes les facultés. Trois mois après, il ajoutait à son diplôme de bachelier ès-lettres celui de bachelier ès-sciences.

Le moment était venu pour Adolphe Descoings d'orienter sa vie. Après un instant d'hésitation, il se décida pour la médecine. Le médecin est, après le prêtre, l'homme qui peut le mieux contribuer au soulagement de ses semblables : telle fut la pensée qui inspira son choix et qui lui obtint l'assentiment de sa famille. Cinq années d'études consciencieuses, aux Écoles de médecine d'Angers et de Rochefort, puis dans le service d'internat à l'hospice de

Saint-Yon près Rouen et à l'hôpital Saint-Joseph à Paris, le préparèrent à ses futures fonctions. Il prit son doctorat devant la Faculté de Paris, avec une thèse sur l'*Amygdalite*. C'était en février 1890. Depuis trois mois, il était établi à Beaulieu : le regretté D<sup>r</sup> Farge l'y avait vivement encouragé, et il se félicitait d'avoir suivi le conseil. Bientôt après la Providence lui donnait une compagne vraiment digne de lui, en qui il a trouvé jusqu'à la fin l'« *adjutorium simile sibi* » voulu par Dieu. Puis, les années suivantes, des naissances multiplièrent les charmes de son foyer. Il partagea dès lors son temps et son activité entre ses devoirs professionnels, ses devoirs de père de famille et ses devoirs de citoyen.

\*  
\* \*

Les malades qui recoururent à ses services pourraient dire avec quel dévouement il leur prodigua ses soins, toujours prêt à partir au premier appel, quelle que fût l'heure du jour ou de la nuit, et quelles que fussent ses autres occupations, attentif à surveiller la marche du mal, soucieux d'en rechercher les causes pour en trouver le remède radical. S'il arrivait que ses efforts demeuraient impuissants, quoiqu'il sût bien que notre vie est entre les mains de Dieu, il s'inquiétait de ses responsabilités. Il ne négligeait d'ailleurs pas de rappeler en temps opportun au malade lui-même ou à son entourage les secours que la religion offre aux mourants. Ses communications à la Société de médecine d'Angers (*Quelques remarques au sujet d'une épidémie de fièvre typhoïde, Rupture d'un anévrisme, Note sur un cas de tuberculose aiguë généralisée, Observation de dystocie*) montrent bien comment il comprenait l'exercice de sa profession.

Pour ses enfants, les ambitions du D<sup>r</sup> Descoings se résument dans ce mot qu'il écrivait à un de ses amis : « Tu sais ce que je veux en faire surtout, tu sais mieux que moi ce qu'il faut qu'ils soient : de bons chrétiens. Peu importent les moyens, c'est-à-dire la carrière choisie ; la fin seule est

à considérer : qu'ils la remplissent parfaitement ! » Il s'appliqua donc dès leur plus bas âge, avec la perspicacité d'un psychologue et la tendre sollicitude d'un père, à étudier leur tempérament, leurs qualités et leurs défauts, et à former progressivement leur caractère ; œuvre longue et délicate, qu'il eut le regret de ne pouvoir qu'ébaucher.

En même temps il prenait soin d'entretenir, de compléter ses connaissances de tout ordre. Les longues heures qu'il passait en voiture pour aller visiter ses malades n'étaient par des heures perdues ; il avait toujours sous la main quelque livre, brochure, ou journal, qui le mettait au courant des questions actuelles, réservant pour les loisirs du cabinet la lecture des ouvrages de médecine, de l'Écriture sainte, des auteurs classiques, etc. Ainsi se trouva-t-il préparé à développer son action sur un terrain plus étendu. Ses facultés toujours en éveil, son aptitude pour la parole publique, surtout son désir de faire du bien, le poussaient à s'occuper d'œuvres sociales. Il le fit, d'abord, en prêtant un concours actif à la presse angevine ; ses collaborateurs n'ont pas oublié l'activité qu'il déploya pour la formation de comités de propagande et l'entrain communicatif qu'il apportait dans les réunions. Un des plus heureux résultats de ces réunions fut la fondation des caisses rurales en Anjou. Un article de M. Durand, le zélé promoteur des caisses Raiffeisen, lui ayant donné la vue très nette des avantages de cette institution, le docteur Descoings résolut de tenter l'expérience dans sa région. Au commencement de 1894, avec quelques hommes de bonne volonté, il fit à Gonnord son premier essai. Non seulement cette caisse s'est soutenue, mais elle n'a cessé de progresser et de rendre à ses membres de réels services. Bien plus, elle a provoqué un mouvement qui s'est étendu aux communes voisines, au Champ, à Rablay, à Thouarcé, puis au delà du canton : M. Descoings le secondait de toutes ses forces, réfutant dans la *Croix angevine* les objections que pouvaient se faire les cultivateurs, propageant autour de lui par des lettres et des conférences l'idée de la mutualité appliquée au crédit agricole. Il a plus tard raconté les premières

phases de cette campagne dans la *Revue des facultés catholiques de l'Ouest* (juin 1896).

Deux distinctions, vers cette époque, récompensèrent ses travaux : une médaille du ministère de l'Intérieur, et, ce qui lui fut infiniment plus sensible, la décoration pontificale de chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand. L'Association des anciens élèves de Combrée lui procura aussi une douce joie en le nommant membre de sa commission administrative. Quand, en 1900, il crut devoir résigner ce titre, ce ne fut pas sans chagrin ; mais il ne consentait à occuper une charge qu'aussi longtemps qu'il en pouvait accomplir les devoirs.

\*  
\*\*

Au printemps de 1895, M. Descoings vint se fixer à Angers. Sans négliger sa clientèle, il s'intéressa là encore à toutes les grandes causes : enseignement chrétien, unions de la paix sociale, presse libérale et catholique, élections. Ce ne sont pas de vulgaires calculs qui, dès l'année suivante, lui firent poser sa candidature au Conseil d'arrondissement. On cherchait un homme déterminé pour opposer le drapeau conservateur et catholique à la bannière maçonnique : à lutter contre un adversaire fortement établi dans la place et disposant de mille moyens de succès, le docteur Descoings pensa qu'il y avait moins d'amour-propre que d'abnégation. Il donna donc son nom. S'il ne fut pas élu, du moins le nombre des suffrages dépassa de beaucoup ses prévisions.

Malheureusement quelques semaines après, par suite peut-être du surmenage que lui avait imposé la campagne électorale, une grave maladie mit sa vie en danger et brisa sa carrière. Il ne devait jamais s'en relever complètement. Quand, après deux hivers passés dans les Pyrénées, il se crut assez fort pour reprendre l'exercice de la médecine, les circonstances le conduisirent à Morlaix. En peu de semaines, il y conquist l'estime de tous, on apprécia unanimement son talent et son caractère, et l'on comprit

tout de suite qu'il pourrait avoir dans le pays une excellente influence. Il se serait vite fait une situation, si son état de santé ne l'eût obligé à n'accepter qu'un travail très modéré. De bon cœur pourtant il se mit à la disposition d'une noble et généreuse chrétienne, désireuse de fonder sur la côte bretonne un asile pour les enfants scrofuleux. Cette œuvre, à la fois religieuse et humanitaire, fut la dernière d'une vie trop courte, mais bien remplie. Il en voulut diriger l'installation, surveiller tous les détails; il se chargea en outre de la faire connaître au public par deux articles insérés dans la *Revue de la ligue antituberculeuse* (décembre 1900 et juin 1901). L'exercice de la charité n'empêchait pas le mal de le miner rapidement. Au mois de septembre dernier, le *sanatorium* de Roscoff était ouvert, mais le pauvre docteur n'eut que le temps d'accourir à Angers pour mourir au milieu des siens.

\*  
\* \*

Dès qu'il sentit la gravité de son état, le docteur Descoings ne laissa à personne le devoir, toujours pénible, de lui proposer les sacrements de l'Église. Il les demanda spontanément; il les reçut avec une foi vive et une profonde piété. « Récite-moi le *Miserere*, dit-il à un prêtre ami qui l'assistait en ce moment. J'ai grande confiance cependant; car depuis longtemps je sers le bon Dieu, sinon sans défaillance, du moins avec bonne volonté. » La Providence devait lui ménager encore plusieurs fois avant sa mort la grâce des secours religieux.

Il était soumis depuis longtemps à la volonté divine; mais à ces heures suprêmes sa résignation devint héroïque. La maladie semblait ne se prolonger que pour lui fournir l'occasion d'acquérir plus de mérites. Il en accepta chrétiennement toutes les souffrances et toutes les tristesses. La nuit, pendant les longues heures d'insomnie, il aimait à redire son chapelet avec la religieuse qui le veillait: cette pratique lui était chère, depuis une dizaine d'années

il ne laissait guère passer de jour sans donner à la Très Sainte Vierge cette preuve de filiale dévotion.

Les soins admirablement dévoués dont il fut entouré pendant cinq mois ne réussirent pas à lui conserver des forces qui déclinaient à vue d'œil. Le mardi 4 février, après une crise, sa famille et lui furent prévenus qu'il ne restait plus d'espoir. Le soir du mercredi 5, il se sentit tout à fait mal. Par un sentiment d'exquise délicatesse, il laissa ses parents se retirer pour prendre un peu de repos ; puis quand il se fut assuré qu'il restait bien seul avec la religieuse : « Ma sœur, demanda-t-il, dites-moi les prières des agonisants, je vais mourir. » Avec elle il récita ces prières, et passa le reste de la nuit à répéter les pieuses invocations qu'elle lui suggérait. Vers 6 heures du matin, il perdit connaissance : une minute après, son âme était devant Dieu.

Une foule compacte se réunit à Saint-Laud, le jour des funérailles, pour offrir à Dieu des prières pour le cher défunt, et à la famille éplorée l'expression d'une compatissante sympathie. De tous les endroits où le D<sup>r</sup> Descoings avait passé, des lettres touchantes vinrent dire le souvenir que l'on conservait de ses éminentes qualités. « J'avais dès notre première rencontre, écrivait le comte de Mun, éprouvé pour lui la plus sincère sympathie, que justifiait assurément la noblesse de son caractère et la générosité de son cœur. Sa perte est un deuil pour la ville de Morlaix, pour la contrée environnante et en particulier pour cette belle œuvre du *Sanatorium* de Roscoff, qui fut un des derniers efforts de son infatigable dévouement. Elle sera vivement ressentie par les catholiques. » Et un confrère du docteur : « Toutes les personnes qui l'ont approché, médecins ou malades, garderont son souvenir précieusement, à cause de son aménité, de sa douceur, de sa nature bienveillante et affectueuse. » Le recteur d'une paroisse de Morlaix annonçait qu'une messe ayant été dite pour M. Descoings, sur la demande d'une malade reconnaissante, tous les médecins de la ville sans exception avaient tenu à y assister. La supérieure des sœurs de la Sagesse,

qui desservent l'établissement de Vernet, où M. Descoings passa trois hivers, rappelait qu'il faisait chaque semaine la sainte communion dans leur oratoire, et qu'il était, pour les religieuses comme pour les malades, un exemple par sa foi et sa piété.

\*  
\* \*

Adolphe Descoings fut en effet un homme de foi. A ses chers parents, à Combrée, il resta toujours reconnaissant de l'éducation chrétienne qu'ils lui avaient donnée. Dans ses joies, ses tristesses, ses inquiétudes, ses maladies ou ses épreuves de famille, sa pensée se tournait aussitôt vers Dieu. Et les lettres qu'il échangeait volontiers avec ses anciens condisciples devenus prêtres renfermaient toujours des demandes de prières. Sur une simple remarque de l'un d'eux, il s'empressa de suspendre un crucifix à la place d'honneur dans son cabinet de consultations. Plus tard il fut heureux de faire don à M. le curé de Jallais d'un terrain pour l'érection d'une croix de mission ; et il se réjouissait à la pensée que, retiré dans cette localité, il aurait toujours devant les yeux, face à sa demeure, le Christ en croix qu'il aimait tant.

Dans sa piété d'ailleurs aucune ostentation. Seuls ses confidants les plus intimes en ont connu toutes les délicatesses, et sa dévotion envers les saints médecins, et ses émotions à Rome, à Montmartre, à Notre-Dame-des-Victoires, à Lourdes, où il eut l'honneur, dans son dernier pèlerinage, de porter le drapeau du Pétang, teint du sang de Paul Henry, et ses retraites à Poitiers ou à Bellefontaine, et son application à gagner l'an dernier les indulgences du jubilé. Il y puisa la force de supporter les nombreuses épreuves qui traversèrent sa vie, et la résignation dans ses souffrances. Ses paroles traduisaient sans effort les affections de son cœur. « Avec quelle joie rayonnante, a écrit M. Malsou, curé de la Trinité d'Angers, il disait que le mieux logé de la maison de Roscoff c'était le Maître, c'était Notre Seigneur ! » Et la première messe qui a été « dite dans notre belle chapelle ensoleillée, ajoutait-il

« dans l'allégresse de son âme, c'est moi qui l'ai servie, et  
« la première communion qui y a été faite, c'est moi qui  
« ai eu le bonheur de la faire ! »

On l'a déjà compris, la foi n'était pas, à ses yeux, un sentiment secret, que l'on réserve pour l'usage personnel et qui n'a pas le droit de paraître hors de la maison ou de l'église. La sienne était extrêmement agissante. Elle lui faisait rêver en tout la gloire de Dieu et le triomphe de la religion, et il s'employait de tout son pouvoir à transformer ce rêve en réalité. Elle lui inspirait, dans ses relations, la parole qui encourage, la démarche qui touche et convertit les cœurs. S'il a eu des adversaires sur le terrain des idées, il ne s'en est pas rencontré un seul qui méconût sa loyauté et sa générosité. Prêt à toutes les bonnes œuvres, il s'adressait de préférence aux jeunes gens ; son ardeur leur plaisait, il profitait de leur confiance pour réchauffer leurs convictions chrétiennes, et plus d'un lui devra son salut éternel. Tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre ont été frappés de l'esprit surnaturel qui l'animait ; et dans plusieurs lettres de condoléances, sans aucune entente préalable, cet esprit est qualifié du même nom : zèle sacerdotal, zèle apostolique. Qu'il suffise de citer ici, entre bien d'autres, les paroles du D<sup>r</sup> Dauchez, secrétaire général de la Société des Saints Luc, Côme et Damien : « Comme le *Saint de l'Anjou*, il savait plaire à tous par sa distinction, par son caractère loyal et franc, par sa prestance herculéenne, mais plus encore par sa douceur, sa serviabilité et son esprit apostolique. » Et celles d'un jeune prêtre qui le connut intimement à Vernet : « Sa vie au *Sanatorium* a été un apostolat discret, mais continu, auprès des jeunes gens surtout, qu'il aimait à ramener au devoir... Plusieurs lui doivent leur retour complet à Dieu. »

\*  
\* \*

Avant de quitter Roscoff, le D<sup>r</sup> Descoings avait pressenti sa fin prochaine. Il avait à ce moment exprimé par écrit ses dernières volontés, témoignage suprême de son affec-

tion pour sa famille, de sa sollicitude pour ses-enfants, de ses sentiments profondément chrétiens et de son attachement à la sainte Église. En voici quelques dispositions :

« Si quelqu'un de mon entourage prévoit ma mort prochaine, je le prie de m'en informer immédiatement, et alors que j'aurai conservé ma connaissance et ma lucidité parfaites. Je le prie également d'en informer sans aucun retard mon confesseur ou, à son défaut, le premier prêtre catholique qu'il pourra trouver, et de l'amener près de moi.

« Je désire que ce prêtre me prépare du mieux possible à la réception des Sacrements de l'Église catholique, Viatique et Extrême Onction. Qu'il me les administre en prononçant toutes les paroles à voix très haute et intelligible ; qu'on m'indique les réponses, ou qu'on les prononce pour moi à voix haute et intelligible. Je désire que tous ceux de ma famille, de mes amis et de mes connaissances qui le pourront, assistent à l'administration de ces Sacrements avec respect, piété et union cordiale de prières.

« Que pendant mon agonie on récite avec ferveur, et à haute voix, les prières indiquées par l'Église. Qu'on les continue plusieurs heures après mon dernier souffle, le moment précis du passage dans l'éternité étant inconnu, et l'acte physiologique de la mort ayant toujours une assez longue durée.....

« Je ne veux aucune tenture, aucun ornement, aucune couronne, aucune fleur, ni pour le lit où je serai exposé, ni pour la maison mortuaire, ni pour l'église, ni pour le convoi.

« Près de mon lit funèbre, vis-à-vis de la table qui portera un crucifix, des flambeaux et de l'eau bénite, on mettra sur une autre table mon chapelet et ma croix de chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand. Je m'honore de cette dernière distinction, quoique je ne l'aie nullement méritée... Ma croix et mon chapelet seront ensuite déposés sur mon cercueil pendant toute la cérémonie de mes obsèques.

« Sur ma tombe, une simple croix et mon nom.

« Mes obsèques seront les plus simples, seulement je

demande qu'on y récite l'office complet, lentement et pieusement, et que tous les assistants puissent suivre cet office en entier.

« Aucun discours ne devra être prononcé.....

« J'espère que des messes seront dites à mes intentions par beaucoup de prêtres de mes amis. Je les en supplie et les en remercie. J'espère que quelques-unes de ces messes seront dites dans la chapelle du collège de Combrée.....

« Je désire que mes enfants soient élevés très chrétiennement, et que leur instruction ne soit confiée qu'à des maîtres catholiques en principes et en actions. Je préférerais leur fermer un certain nombre de carrières, s'il fallait, pour accéder à ces carrières, les confier à des maîtres qui ne croient pas, ou qui ne pratiquent pas, ou qui ne se comportent pas en croyants et en pratiquants dans les actes de leur vie publique, et en particulier dans leurs actes de professeurs..... »

Il n'y a rien à ajouter à ces lignes très édifiantes. Elles forment le plus bel éloge de celui qui les a pensées.

Et maintenant que le vaillant chrétien a quitté cette vie de combats pour le repos de l'éternité, puissent ses exemples, puisse son intercession auprès de Dieu lui susciter beaucoup d'imitateurs !

Désiré DUFRESNE,

P. de S. S.

---